Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2003)
Heft: 13

Rubrik: Télévision

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

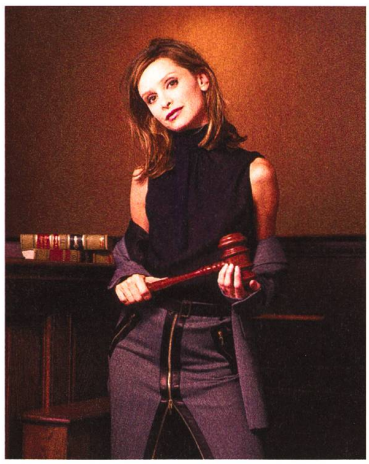
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La loi des séries

Ally... c'est fini !

Après cinq saisons de bons et loyaux services, Me McBeal tire sa révérence. Ce n'est qu'un au revoir, mes frères...

Par Bertrand Bacqué



Calista Flockhart, alias Ally McBeal

C'était l'une des séries phares des années 90 et on a déjà dit ici tout le bien qu'on en pensait[1]. On aimait le personnage interprété par Calista Flockhart pour ses névroses de trentenaire en quête d'un inaccessible amour et la bande de doux dingues qui l'accompagnait. Avec John Cage, le véritable ami aux facéties hilarantes – ses plaidoiries inspirées valaient le détour ! – et un Richard Fish qui ne pensait qu'au sexe et à l'argent, ils formaient un trio de choc autour duquel gravitait une foule de lunatiques capables de tout... et de son contraire.

C'est peu dire que nous sommes désormais orphelins d'une famille à nulle autre pareille. Certes, la série ne s'était pas remise du départ de Larry Paul (Robert Downey Jr.), et le pâle Victor Morisson (interprété par le rockeur Jon Bon Jovi, qui n'a malheureusement rien du chanteur des Doors) n'était guère à même de le remplacer dans le cœur d'Ally. À croire que David E. Kelley, le maître d'œuvre d'« Ally McBeal », mais aussi de « The Practice », « Chicago Hope » et plus récemment de « Boston Public », a lentement mais sûrement sabordé le navire. Les signes annonciateurs ne manquaient certes pas : outre le déclin en termes d'audience, les départs successifs ou les congés répétés, les avalanches de guest stars en fin de saison auguraient du pire.

N'empêche que l'on regrettera longtemps les plaidoiries hors normes des uns et des autres, les dialogues tordants, le montage nerveux, les *morphings* inattendus renvoyant aux dessins animés de Tex Avery (de moins en moins nombreux au fil des saisons), et surtout les géniaux entrelacs entre vie privée, vie au bureau et vie au barreau ! Car là est la touche Kelley : entremêler drame et comédie, rires et larmes, retrouvant ainsi le sel des comédies américaines signées Lubitch, Cukor ou Wilder. Avec ce petit plus propre à la télévision : la capacité unique de faire évoluer les caractères, d'année en année, pour le meilleur ou pour le pire... Comme dans le cas d'Ally qui, au cours de cette dernière saison, est carrément devenue antipathique !

Pour se consoler, restent deux possibilités : les rediffusions partielles et aléatoires ne reflétant guère l'évolution des personnages ou le carottage judicieux autorisé par le DVD – avec en particulier un faible pour la quatrième saison.

1. Voir « Ally (McBeal) est grande », FILM n°5, p. 45.

« Ally McBeal », saisons 1, 2 et 4 disponibles en coffrets DVD. Distribution : Videophon AG.

Films à voir...

« Résurrection »
de Paolo et Vittorio Taviani

Bannis de nos écrans depuis « Fiorile » (1993), les frères Taviani ne sont pas pour autant devenus des cinéastes négligeables, même si un léger fléchissement est sensible dans leur production depuis « Les affinités électives » (« Le affinità elettive », d'après Goethe) et surtout dans « Tu ridi », décevant post-scriptum à leur sublime « Kaos ». « Minisérie » de trois heures en deux parties réalisée en 2001 pour la Rai et France 2 (qui l'a diffusée en primeur en décembre dernier), « Résurrection » les voit revenir à leur cher Tolstoï, dont ils s'étaient déjà inspirés avec bonheur pour « Saint Michel avait un coq » et « Le soleil même la nuit ». Cette adaptation est au moins la quatorzième d'un roman qui inspira déjà Griffith en 1909. On y assiste au repentir de Dimitri, prince russe qui retrouve, alors qu'il siège dans un jury, Katioucha, une jeune femme qu'il avait séduite et abandonnée, aujourd'hui accusée de meurtre, de vol et de prostitution. Se sentant responsable de sa déchéance, il la suit dans sa déportation en Sibérie et offre de l'épouser, mais elle lui préférera un autre homme.

Sensibles aux ambitions de moraliste de Tolstoï, les Taviani considèrent avoir réalisé une œuvre politique : « Ce qui nous intéresse dans les histoires n'est pas le strict attachement à l'individualité, mais davantage sa confrontation à la collectivité », déclarent-ils. Et, en effet, le rachat de l'aristocrate Dimitri s'avère impossible, car incapable de racheter tout un ordre social inique (la Russie tsariste). Gage d'une certaine fidélité à l'esprit du texte mais aussi d'une réussite formelle, ce (télé)film s'est vu décerner le Grand Prix du dernier Festival international (de cinéma) de Moscou ! Entourés de fidèles collaborateurs, dont le chef opérateur Franco Di Giacomo et le compositeur Nicola Piovani, les Taviani ont en tout cas pu choisir des acteurs à leur goût plutôt que de se laisser imposer l'habituel défilé de stars qui étouffe tant de téléfilms de luxe. (nc)

« Resurrezione ». Avec Stefania Rocca, Timothy Peach, Marina Vlady... (2001). Arte, 9 janvier, 20 h 45.

Clips & Co

Belle, Bulle et Rebelle

Des « Jetsons » aux « Pierrafeu » (« The Flintstones ») doublé en québécois, on aura vu tout le catalogue des productions Hanna-Barbera avant que la chaîne Cartoon Network n'accueille deux dessins animés signés Craig McCracken et Genndy Tartakovsky : « Samuraï Jack », guerrier du Japon médiéval projeté dans le futur par un démon et « Les super nanas » (« The Powerpuff Girls »). Création du gentil professeur Utonium, ces petites filles parfaites nommées Belle, Bulle et Rebelle sont dotées de superpouvoirs. Ce statut de superhéroïnes leur impose de faire face à leurs devoirs, mais également de résister à la tentation d'en profiter.

Parodies, clins d'œil cinéphiles, sous-texte critique envers la société occidentale... La série a tout pour séduire, mais c'est dans l'originalité d'un univers visuel et sonore qui bouscule énergiquement le genre que réside son intérêt principal. Très stylisé et géométrique, le dessin évoque le design des années 50-60 (la maison familiale semble tout droit sortie de « Mon oncle » de Tati), alors que l'animation trahit une influence asiatique résolument contemporaine. Sur un fond de jungle[1] épileptique, les scènes d'action frénétiques varient les échelles de plan et les points de vue avec une grande science du rythme et du cadrage. Un art porté à son apogée dans « Samuraï Jack », dont les combats donnent lieu à de véritables délires graphiques. (ml)

1. Genre musical accélérant le rythme de base du hip-hop, soutenu par des "nappes" électroniques.

« Les super nanas », en semaine à 7 h 40 et 18 h 50. « Samuraï Jack », le mercreci, samedi et dimanche à 13 h 20. Cartoon Network.

Edward G. Robinson

Le grandiose mauvais garçon

La chaîne TMC rend hommage à l'acteur américain mort en 1973, dont la laideur le condamna souvent aux rôles de gangsters. Malgré des lacunes importantes, cette rétrospective est une excellente occasion de (re)découvrir un des grands méchants du cinéma hollywoodien. Par Laurent Asséo

Sans doute en raison d'un catalogue limité, la rétrospective consacrée à Edward G. Robinson par la chaîne TCM s'apparente plus à la programmation d'un cinéma de quartier qu'au choix d'une cinémathèque idéale. Les cinéphiles éprouveront en effet une certaine déception devant l'absence de plusieurs œuvres importantes interprétées par l'acteur américain. Parmi les vingt-trois films diffusés par TCM, manquent notamment trois chefs-d'œuvre absolus : « Toute la ville en parle » (« The Whole Town's Talking », 1935) de John Ford, « La femme au portrait » (« The Woman in the Window », 1945) de Fritz Lang et « La maison des étrangers » (« House of Strangers », 1949) de Joseph L. Mankiewicz, ainsi que des réalisations non négligeables comme « Assurance sur la mort » (« Double Indemnity », 1944) de Billy Wilder.

Cette rétrospective permettra surtout de remettre en lumière un acteur puissant, au physique ingrat, qui dut sa célébrité à des rôles de gangsters névrosés et autres mégalomanes pathétiques. Ramassé et trapu, un éternel cigare à la bouche, des paupières de crapaud, Edward G. Robinson fut, avec James Cagney, l'un des grands méchants du cinéma américain des années 30-40. A la ville, c'était au contraire un homme réputé pour sa culture et sa passion pour la peinture.

Des ordures sardoniques et pitoyables

Avant de se voir imposer par Hollywood le pseudonyme de Robinson, l'acteur s'appelait Emmanuel Goldenberg. Né en 1893 à Bucarest, en Roumanie, il émigre aux États-Unis avec sa famille à l'âge de 10 ans. En 1929, quand le cinéma devient parlant, il décide de s'y consacrer. Il s'impose dès 1930 avec « Le petit César » (« Little Caesar ») de Melvyn Leroy, où il campe Al Capone, son rôle le plus célèbre qui lui collera à la peau. Fort de ce succès, il aligne les personnages de mauvais garçons durant deux décennies. De cette veine, on pourra voir sur TCM « Le dernier gangster » (« The Last Gangster », 1937) d'Edward Ludwig, et surtout l'un des classiques du film noir signé John Huston, « Key Largo », huis clos fiévreux dans lequel Robinson est un chef de gang opposé à Humphrey Bogart. De temps en temps, l'acteur échappera aux emplois de voyou, notamment sous la direction d'Howard Hawks (« Le harpon rouge / Tiger Shark », 1932). En 1939, dans « Blackmail » de H.R. Potter, il interprète un innocent qui s'évade deux fois du bagne. Autre changement de registre avec « Dr. Ehrlich's Magic Bullet » de William Dieterle (1940), où il incarne le savant allemand à qui l'on doit la découverte du traitement de la syphilis.

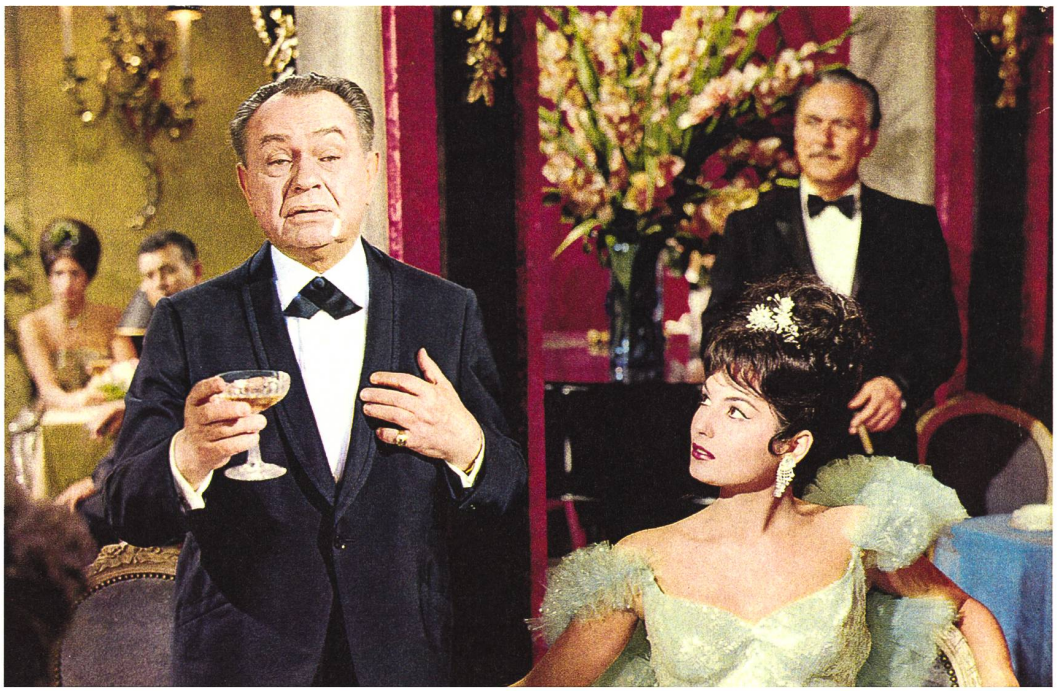
Pour les années 40, TCM propose également deux réalisations à ne pas rater : « L'entraîneuse fatale » (« Manpower », 1941) du grand Raoul Walsh, avec Marlene Dietrich, et « Le vaisseau fantôme » (« The Sea Wolf », 1941) de Michael Curtiz, qui reste sans doute la meilleure adaptation de l'œuvre de Jack London. En se glissant dans la peau d'un capitaine sombre et démoniaque qui finira par couler avec son bateau, Robinson donne l'une de ses plus belles interprétations.

Démocrate mis à l'index par le maccarthysme

Homme de gauche et démocrate libéral, Robinson devra à ses positions antinazies de voir son nom figurer dans la fameuse liste noire de la commission sur les activités antiaméricaines présidée par l'ignoble député McCarthy. Entre 1949 et 1952, l'immense star se retrouve donc interdite de tournage. Quand il reprend enfin le chemin des studios, il se retrouve dans des œuvres mineures, puis regagne sa stature de second rôle important au fil des années 50 et 60. On pourra ainsi le voir face à Kirk Douglas dans le passionnant « Quinze jours ailleurs » (« Two Weeks in Another Town », 1962) de Vincente Minnelli ou encore face à Steve McQueen dans « Le kid de Cincinnati » (« The Cincinnati Kid, 1965) de Norman Jewison. Edward G. Robinson meurt en 1973, après avoir joué un vieux sage dans le futuriste « Soleil vert » (« Soylent Green », 1973) de Richard Fleischer. Le bandit menaçant du cinéma américain pouvait enfin reposer en paix. *f*

Cycle Edward G. Robinson. TCM, du 1er au 30 janvier, du dimanche au jeudi, aux alentours de minuit.

Edward G. Robinson dans « Quinze jours ailleurs » de Vincente Minnelli



ROBINSON FUT L'UN DES GRANDS MÉCHANTS DU CINÉMA AMÉRICAIN DES ANNÉES 30-40. À LA VILLE, C'ÉTAIT AU CONTRAIRE UN HOMME RÉPUTÉ POUR SA CULTURE